

TEMLON



ANTHONY CARO

ART ABSOLUMENT, octobre-décembre 2026

ACTUALITÉS



Anthony Caro, *Witness*, (The Kenwood Series), 2003-2004, grès et acier, 279,5 x 221 x 147,5 cm. Photo © John Riddy. © ADAGP, Paris, 2026.

The weight of witness

La *Kenwood Series*, façonnée par Anthony Caro, a d'abord été présentée au manoir éponyme en 2004, au sein duquel un Vermeer fut victime d'un larcin. Pour inaugurer la saison, la Galerie Templon réunit pour la première fois à Paris une dizaine de sculptures d'Anthony Caro. Exposition de nature exceptionnelle, car, si elles ont souvent circulé à Phoenix, en Arizona, ou encore à New York, l'Europe en a rarement bénéficié. Si la Kenwood House lui prête son nom, il faut s'attendre à ce que les sculptures de l'artiste anglais nous racontent une histoire tout autant importante. La demeure

au nord de Londres a abrité le trésor de Rembrandt, pour enfin voir naître la série de Caro une décennie après son exposition *The Trojan War*. Pièce maîtresse de l'exposition, mesurant 2 m 80 par 2 m 20, *Witness* (2003-2004) est la présence lourde et charnelle qui s'adresse au spectateur *in a one to one way*. Le temps s'invite dans la narration de cette œuvre, la théâtralité même que Michael Fried vouait aux gémonies chez les minimalistes. Avec elle, c'est toute la série qui trouve enfin l'écrin qu'elle n'avait jamais eu à Paris. La Galerie **Templon**, qui a notamment présenté Basquiat, Mapplethorpe et

Anthony Caro, The Kenwood Series, Galerie Templon, Paris, grenier Saint-Lazare, jusqu'au 31 octobre 2026.

Baselitz, poursuit ainsi une programmation attentive aux grandes figures de l'après-guerre. Reconnu comme l'un des artistes les plus influents de cette période, Sir Anthony Caro a été le premier dans les années soixante à imaginer qu'une sculpture puisse exister sans socle dans son environnement. Il navigue entre les équilibres d'échelle et intègre l'espace qui entoure ses œuvres au sein même de son travail, un secret qui fait toute la technique interactive dont il ne se lassa jamais. Bien qu'anglais, l'artiste doit son ancrage dans l'abstraction américaine à un voyage aux États-Unis en 1959, où il rencontre le critique d'art américain Clément Greenberg, dit théoricien du « plaisir abstrait », en même temps qu'il fit la découverte du sculpteur David Smith. Ces premiers contacts lui ont permis d'opérer un changement radical vers des constructions en métal soudé. *Midday* (1960), composée de poutres en I et d'autres pièces industrielles peintes en jaune vif, est considérée comme son œuvre de rupture. C'est un socle dont la *Kenwood Series*, plus tardive et figurative, s'écarte justement pour revenir progressivement aux figures plus traditionnelles de son apprentissage passé aux côtés d'Henry Moore. En réalité, ce basculement vers la figuration puise dans un sentiment plus intime : celui de renouer avec des figures et des choses tangibles, à mesure que les images des conflits armés au Kosovo, en Afghanistan, puis en Irak envahissent son répertoire visuel. Cette philosophie de l'« ici et maintenant » le pousse à cette même période à rejoindre les rangs de mouvements anti-guerre, son geste sculptural se faisant l'écho d'une conscience politique renouvelée. Tout au long de sa carrière, Anthony Caro a tenu à s'aventurer dans une quête de variété de matériaux et de formes, et la série en incarne l'une des expressions à la fois des plus abouties et la plus récente. Dans son studio près de Grasse, la collaboration qu'il entame avec le céramiste Hans Spinner est le point de départ qui introduit le grès dans le dialogue avec l'acier, matériau jusque-là indispensable au langage sculptural de Caro. ■ AT